



Rencontres d'Arles : l'épopée de Gusinde, prêtre, ethnologue et initié

L'éditeur Xavier Barral fait redécouvrir les bouleversantes photographies d'Indiens de la Terre de Feu prises au début du XXe siècle par Martin Gusinde.

PAR MARION COCQUET

Publié le 01/08/2015 à 10:53 | Le Point.fr



L'histoire commence en 1987, lorsque Xavier Barral, 32 ans, pose le pied dans le musée "le plus au sud du monde", en Terre de Feu : un chalet entouré de squelettes de baleines, à la pointe de l'île Navarino. Il y découvre d'anciennes photographies d'Indiens fuégiens. Celles surtout d'hommes nus, debout, poings serrés, portant des masques coniques et le corps couvert de peintures géométriques. Le jeune homme est stupéfait, fasciné. Faute d'appareil photo, il reproduit les clichés sur un calepin.

25 ans plus tard, devenu éditeur de livres d'art, Xavier Barral retrouve ces images dans une grande exposition sur la Patagonie au musée du quai Branly. Il apprend de la commissaire Christine Barthe que leur auteur, le prêtre et anthropologue allemand Martin Gusinde, a légué plus d'un millier de négatifs à sa congrégation, la Société du Verbe-Divin. Avec Christine Barthe il décide de les faire connaître, en grand : dans un livre superbe, *L'Esprit des hommes de la Terre de Feu*, et une exposition présentée cet été aux Rencontres d'Arles, qui voyagera à l'automne en Argentine et au Chili.



© Martin Gusinde / Anthropos Institut / Éditions Xavier Barral

"Sauver ce qu'il en reste"

L'histoire, en réalité, commence plus tôt, en 1918, et avec un autre jeune homme de 32 ans. Le père Martin Gusinde piaffe depuis quatre ans à Santiago du Chili où il a été envoyé comme professeur lorsque son ordre accepte enfin qu'il parte à la rencontre des Indiens selk'nam, yamana et kawesqar qui habitent l'archipel. Gusinde, passionné d'anthropologie depuis qu'adolescent il a découvert dans des exhibitions les membres de tribus africaines, a lu toute la littérature disponible à leur sujet et appris les rudiments des langues selk'nam et yamana. À la mission de La Candelaria (à l'est de la Terre de Feu, où vivent les Selk'nam), où il arrive en janvier 1919, il espère découvrir des sociétés primitives. Trop tard. Les Indiens ont été décimés par les maladies importées d'Europe :

cinquante ans plus tôt, ils étaient 3 000, ils ne sont plus que 300. Dans son journal de bord, Gusinde dit sa déception, et son chagrin. "Avec ce peuple s'éteint aussi son originalité", écrit-il. "Le plus urgent, c'est de sauver ce qu'il en reste."



"J'ai essayé de me débarrasser de la pensée européenne"

"Sauver", c'est-à-dire étudier, comprendre, documenter. Convertir, certainement pas. Au contraire : Gusinde sera l'un des rares Européens initiés chez les Yamana et les Selk'nam. Une photographie de 1921 le montre, très grave, le visage couvert de peintures rituelles. "C'est un cas passionnant, parce que nécessairement ambivalent, explique Christine Barthe. Il faut imaginer la difficulté conceptuelle que pouvait représenter pour lui, qui était prêtre, et à une époque où l'anthropologie était encore embryonnaire, d'avoir une telle relation aux Indiens." "Pendant des heures, écrira Gusinde, je me suis assis en cercle avec ces peuples, tel un élève avide de connaissances. J'ai essayé de me débarrasser de la pensée européenne, des valeurs de la modernité et de tout sentiment personnel afin de capter, de comprendre, un univers conceptuel particulièrement singulier."



© © Martin Gusinde / Anthropos Institut /
Éditions Xavier Barral

Il propose aux Indiens de poser en tenue traditionnelle, des fourrures de guanaco. Indique pour chaque image le nom et la filiation de ses modèles. Il enregistre les voix et les chants rituels, établit des dictionnaires, remplit des carnets. Chez les Selk'nam, il parvient à gagner la confiance du chaman Tenenesk qui, lors de son quatrième et dernier séjour (1923-1924), permet à l'Allemand d'assister au rituel initiatique du Hain. De là viennent les images qui, bien des années plus tard, feront si forte impression à Xavier Barral.



© © Martin Gusinde / Anthropos Institut /
Éditions Xavier Barral



La Lune et la fourberie des femmes

Que signifient-elles ? L'anthropologue Anne Chapman, qui après Gusinde a étudié les Selk'nam, décrit la cérémonie dans un texte cité par *L'Esprit des hommes de la Terre de Feu*. Dans le Hain, explique-t-elle, les Selk'nam se couvrent de peintures pour jouer le rôle d'esprits, appelés Shoorts, censés sortir de terre pour terrifier les initiés. Ils les harcèlent, les mettent à l'épreuve, les malmènent puis, à la fin d'un combat, leur apparaissent sous leur visage humain : les adolescents doivent alors jurer de ne jamais révéler aux femmes ni aux enfants que les Shoorts sont des hommes déguisés.

Arturo et Antonio, les derniers Selk'nam

Les Selk'nam racontent en effet que, dans un temps mythique, les femmes régnaient sur les hommes de façon impitoyable, et assuraient leur emprise sur eux grâce à des masques terrifiants. En découvrant la supercherie, les hommes, furieux, massacrèrent leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs. Ne survécurent que les toutes petites filles, ainsi que la femme-Lune : son époux, l'homme-Soleil, lui brûla le visage dans un brasier avant qu'elle ne lui échappe – les Indiens expliquent ainsi les "cicatrices" de la lune et la course du Soleil après elle. Après cette vengeance, les hommes décidèrent de se réapproprier le rituel et de le cacher aux femmes afin de maintenir leur pouvoir sur elles. En 1924, lorsque Gusinde assiste à la cérémonie, seuls deux adolescents, encore très jeunes, sont initiés : Arturo et Antonio. Les derniers Selk'nam ayant gardé la mémoire de leurs traditions et de leur langue ont disparu dans les années 1980.



© Martin Gusinde / Anthropos Institut /
Éditions Xavier Barral

L'Esprit des hommes de la Terre de Feu,
éditions Xavier Barral, 298 pages, 60
euros. Présenté aux Rencontres d'Arles au
cloître Saint-Trophime, jusqu'au 20 septembre
2015.